



LABOR

LABOR

“Dans la langue française, le sens premier du travail c’est les peines de l’accouchement” nous explique Alain Supiot¹. Il est vrai que lorsqu’on fait une rapide recherche sur Google sur le sens étymologique, il y a de quoi s’étonner: vacillement, chute, effondrement, épreuve, peine, effort, fatigue, charge, tâche, activité, résistance au travail. Nous y voilà. Il en a fallu des significations peu heureuses avant de tomber sur ce mot qui détermine nos vies.

Les artistes, au coeur de l’actualité politique sur la question du travail (d’abord comme travailleur non-essentiel, mais aussi sur le débat autour du statut d’artiste), n’hésitent pas à s’emparer de ces questions. Les oeuvres présentées au cours de l’exposition ne peuvent aborder toutes les notions de représentation du travail, mais en regroupant des oeuvres récentes ou iconiques, en mélangeant artistes de renommée internationale et locale, ils créent un ensemble qui peut sembler hétérogène mais dans lequel la créativité et des préoccupations communes dominent.

L’évolution du travail de l’être humain se résume brutalement en cinq mots-clés: esclavage, servage, industrialisation, taylorisation, ubérisation. L’apparition du salariat (la rémunération de celui qui loue sa force de travail), de l’usine, du travail à la chaîne, du bureau -paysager ou non- et aujourd’hui l’automatisation, la robotisation, la disparition de l’humain aux différents niveaux de production sont des bouleversements croisés. La notion de travail change à la suite des différentes (r)évolutions industrielles, qu’elles soient liées à l’énergie, à l’informatique ou à la gestion des Datas. Historiquement, la fin de l’organisation individuelle et artisanale a conduit à une aliénation du travailleur, simple maillon de la chaîne de production. En réaction, les droits des ouvriers

¹ Juriste français, spécialiste du droit du travail, de la sécurité sociale et de philosophie du droit, professeur au Collège de France

sont apparus progressivement, comme le droit de grève, l'autorisation des syndicats, la semaine de 40h ou la Sécurité sociale.

Dans l'exposition Labor, ces questions de lutte sociale sont représentées par les œuvres de plusieurs artistes. La grève et l'interruption du travail sont abordés par Jean-Luc Moulène qui a photographié des «objets de grève» ; des objets fabriqués par les ouvriers en grève qui s'approprient la chaîne de production pour communiquer et financer la grève. Ce retournement de l'outil poursuit son histoire en devenant «objet d'art». Patrick Carpentier, lui aussi, se pose la question de l'interruption ou plus précisément du repos, de l'instant où nous nous reposerons. Avec l'injonction « We shall rest », c'est le débat sur l'âge de la retraite, les congés payés, la semaine de 5 jours, les pauses. Pas de travail sans repos, sans arrêt de celui-ci.

À l'opposé, l'éclairage au gaz a permis à l'époque de faire travailler les gens à toute heure du jour ou de la nuit. Aujourd'hui, la robotisation permet la production dans des usines «éteintes», sans lumière. L'homme ne fait à présent plus partie de l'équation. L'automatisation progressant, les robots ont pris le pas sur une quelconque révolte ou sabotage possible. Car le sabotage de l'outil de production était également un moyen de lutte active. Le terme viendrait du fait que des ouvriers hollandais avaient pour usage de jeter leurs sabots dans les machines afin de les détruire. Ce geste de rébellion est symbolisé de façon ambiguë dans l'impression 3D de Tyler Coburn. D'autres artistes revendiquent à l'inverse la notion de savoir-faire et d'autonomie dans la production de leur oeuvre. Willem Boel et Romain Zacchi maîtrisent les compétences techniques nécessaires à la création de leurs sculptures et installations, et ajoutent à celles-ci des références directes aux outils de production qu'ils utilisent ou détournent.

Le rendement est l'affaire du capitaliste et les frasques des places de marché boursier sont effrayantes. L'anthropologue David Graeber dénonce un manque de sens² parmi des salariés de la finance, du marketing ou du secteur de l'information, convaincus d'occuper des emplois inutiles, absurdes, voire nuisibles pour la société. Un cœur simple d'Agnès Scherer pose une série de questions sur la dépendance de l'artiste, du travailleur, aux nouvelles technologies et à l'hypercommunication, nous rendant serviles et dépendants.

Insidieusement, un glissement s'opère, les syndicats disparaissent avec les salariés et une nouvelle forme de travail à temps partiel arrive sur le marché. Les droits durement acquis s'étiolent, une nouvelle précarité émerge et ces nouveaux entrants se retrouvent fragilisés socialement et physiologiquement. La notion ultra-contemporaine du « Care » et de l'abandon de la souveraineté humaine dans le domaine de la santé sont abordés par Elisa Giardina Papa dans une installation paysagère. Un champ dans lequel peu à peu, insidieusement, l'être humain laisse aussi la place aux « bots », ces robots qui parviennent à se connecter aux réseaux.

De nombreux bouleversements vont encore survenir sur ce marché dit du travail et sur la notion même du travail. Les enjeux de notre labeur quotidien sont à l'heure qu'il est extrêmement liés à de nombreuses problématiques systémiques comme le réchauffement climatique ou la disparition de la classe moyenne. Face à la robotisation et la régulation ascendantes dans notre monde, la capacité à inventer de nouvelles formes d'expression personnelles et singulières est une valeur humaine à encourager. D'ouvriers à oeuvriers, d'artisans à artistes, chacun peut/doit faire preuve de résistance et d'imagination quotidienne.

2 David Graeber, *Bullshit jobs*, Edition Les liens qui libèrent, sept. 2018.

L'oeuvre y est.

Voilà c'est simple.

*Quand j'ai entendu ça, je me suis dit:
C'est quoi ouvrier?*

*Alors j'ai pensé:
Tiens! C'est moi... c'est ce que j'ai à faire!*

*L'ouvrier.... moi en tant qu'oeuvre....
Oeuvre à l'oeuvre.³*

Hervé Charles et Emmanuelle Indekeu

³ Extrait de L'ouvrier Lubat par lui-même, B. Lubat in «Manifeste des
œuvriers» de Roland Gori, Charles Silvestre et Bernard Lubat aux Editions
Acte-Sud.

Bibliographie subjective:

R. Gori, B. Lubat, C. Silvestre, Manifeste des ouvriers, Pour renouveler la pratique des métiers manuels et intellectuels, du geste le plus simple à l'exercice le plus savant., Les Liens qui libèrent, 2017.

D. Eribon, Retour à Reims, Fayard, rééd. coll. Champs, 2009.

Sénèque, Eloge de l'oisiveté suivi de Cinq lettres à Lucius sur l'Otium, Fayard, Editions Mille et une nuits, 2015.

R. Linhart, L'Etabli, Les éditions de Minuit, 1978.

H. Melville, Bartleby, Livre de Poche, 2019.

T. Metz, Le journal d'un manœuvre, Folio, 2020.

I. Illich, Le chômage créateur, Points Essais, 1978, rééd. 2022.

J. S. Carbonell, Le futur du travail, Editions Amsterdam, 2022.

J. Ponthus, A la ligne, Feuilletts d'usine, Folio, 2020.

K. Marx & F. Engels, Le Manifeste du Parti Communiste, 10/18, 1962.

D. Frayne, Le refus du travail, Théorie et pratique de la résistance au travail, éditions du détour, 2018.

J. Suzman, Travailler, La grande affaire de l'humanité, Flammarion, 2021.

L. Vitaud, En finir avec la productivité, Critique féministe d'une notion phare de l'économie et du travail, Payot, 2022.

D. Graeber, Bullshit jobs [« Bullshit Jobs: A Theory »] (trad. de l'anglais), Paris, Les liens qui libèrent, 2018, 416 p.

J. Rifkin, La Troisième Révolution industrielle, Paris, Les liens qui libèrent, 2012.



Double Bind

2020

Film 35mm couleur transféré en video - durée 11'04

Courtesy de l'artiste et de Geukens & De Vil

RUBEN BELLINKX

Né à Wilrijk (1975). Vit et travaille à Gand.

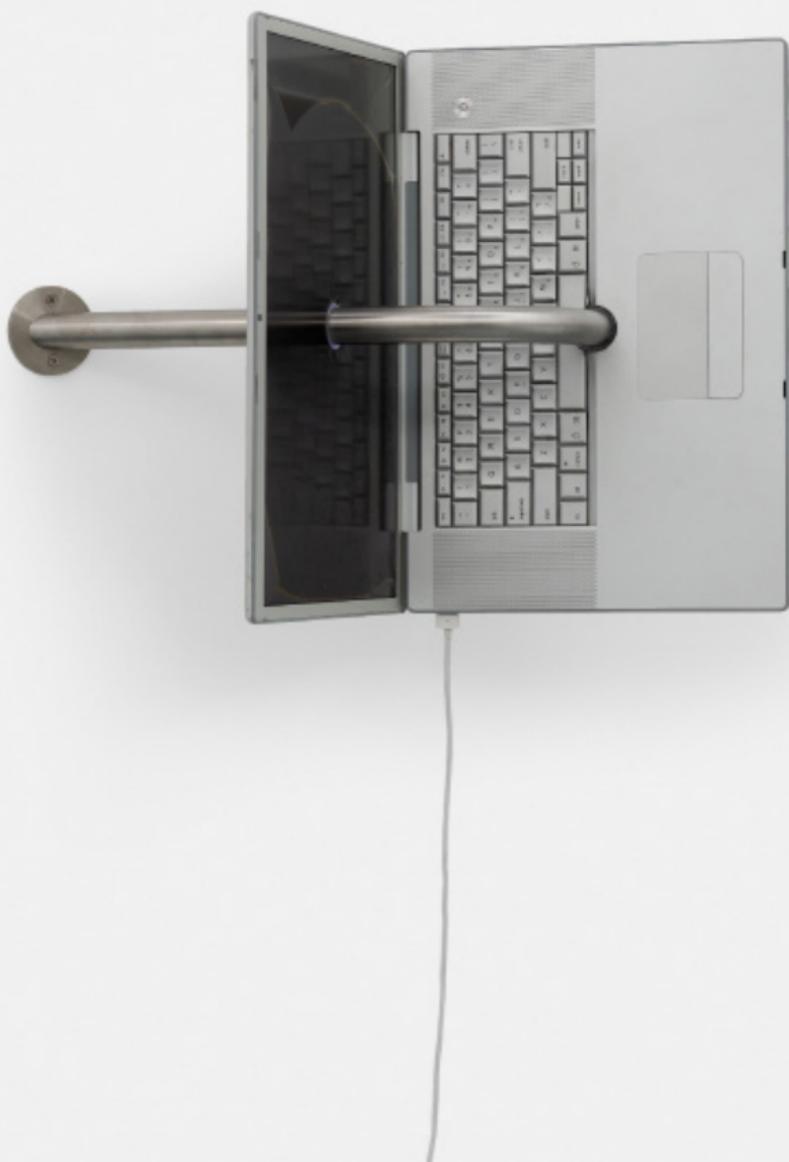
HISK, Gent.

MFA Gerrit Rietveld Academy, Amsterdam

Le titre de l'oeuvre ("Double Bind") se réfère à une situation dans laquelle une personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles; cela rend le problème insoluble et peut engendrer des souffrances mentales.

Le film de Ruben Bellinkx s'ouvre sur un espace d'exposition de type « white cube »; trois hommes noirs s'y activent et deviennent progressivement des composants intégraux d'un échafaudage. Réduits à des outils, ils n'ont d'autre existence que celle équivalente aux objets et deviennent les modules d'un système technique qui leur attribue une fonction purement auxiliaire. Cette situation est renforcée dans l'oeuvre par le fait que nous n'entendons que les bruits de l'échafaudage et rien des efforts des hommes.

Le film peut certes être vu comme un acte acrobatique ludique de trois hommes aux corps sculpturaux qui réalisent un exploit exceptionnel, dans lequel l'équilibre, la dextérité et la force sont cruciaux; mais la décision de l'artiste de travailler avec des hommes d'origine africaine est volontairement ambiguë. Leur demander d'effectuer un travail physique dur et/ou peu qualifié et inutile soulève des questions d'inégalité, d'exploitation, de déshumanisation, d'esclavage et de passé colonial.



Apple MacBook Pro A1229

2015

Apple MacBook Pro A1229

183.5 x 27.3 x 27.6 cm.

Courtesy de l'artiste et de la galerie Rodolphe Janssen

WALEAD BESHTY

Né à Londres UK (1976). Vit et travaille à Los Angeles, CA USA.

MFA, Yale University School of Art, New Haven, CT USA
BA, Bard College, Annandale-on-Hudson, NY USA

La transparence du contexte de production est au cœur du travail de Walead Beshty. Il dévoile l'espace social qui entoure l'œuvre d'art, de sa conception à sa réception, en passant par sa distribution et sa circulation. Il considère que le processus de fabrication d'une oeuvre d'art doit être visible dans le résultat: des traces de doigts et de manipulation, des colis fracassés au cours de leurs expéditions successives, révèlent ainsi le résultat d'activités qui sont généralement reléguées dans les coulisses de la production et de l'exposition d'oeuvres d'art.

Une partie de son oeuvre est basée sur le détournement d'objets obsolètes issus de la société de consommation. Dans sa série d'œuvres Office Work dont fait partie Office Work (Apple MacBook Pro A1229) Beshty présente des ordinateurs, imprimantes, projecteurs et scanners embrochés sur des tiges d'aluminium. Il signifie ainsi la panne de ces machines en les exposant, en une pièce ou décomposées, embrochées. La panne, si communément vécue, révélée dans cette oeuvre tendrait presque à un acte de résistance menant vers une volonté de cessation de travail.



Sancho Don't Care #08

2022

Fer, aluminium, cable d'acier, peinture, filet en polyester

600 x 250 x 150 cm

Courtesy de l'artiste

WILLEM BOEL

Né à Sint-Niklaas (1983). Vit et travaille à Gand.

Master en art visuels.

Willem Boel est un artiste pluri-disciplinaire qui utilise la peinture, la vidéo, la performance et les installations. C'est toutefois aux installations in-situ qu'il se consacre essentiellement.

Souvent monumentales, elles sont généralement construites à partir de squelettes en acier ou en fer, intégrant des matériaux pauvres ou de récupération, issus de l'industrie et de la standardisation. Ces structures ouvertes témoignent d'un passé industriel. Elles portent les traces d'un travail laborieux et d'opérations répétitives orchestrées par l'artiste. Boel travaille le plus souvent en séries, comme en témoigne sa série "Sancho Don't Care", bétonnières transformées en moulins par l'adjonction-soudure de frêles bras armés d'acier soutenant des toiles monochromes. La référence claire au roman de Miguel de Cervantes, Don Quichotte, renforce la sensation d'impuissance, de l'effort vain de l'humanité à être ce qu'elle n'est pas.

L'installation inédite placée par l'artiste en façade du bâtiment du CAL Charleroi ajoute à ces caractéristiques un rapport ambigu d'une ville en travaux, au passé industriel dominant, telle un monument magnifique et inutile.

WE
SHALL
REST

We shall rest

2010

Aluminium, Neon, PVC blanc translucide,
texte vinyl noir

53 x 30 x 10 / 98 x 30 x 10 / 81 x 30 x 10 cm

Courtesy de l'artiste

PATRICK CARPENTIER

Né à Bruxelles (1966). Vit et travaille à Bruxelles.

"We shall rest", "nous nous reposerons", est la dernière phrase que répète Oncle Vania dans la pièce de Tchekhov avant de se terminer. Ici, les derniers mots sont littéralement mis en lumière dans cette oeuvre qui combine trois box lumineux.

Dans cette installation, le discours occupe une place centrale. La survenance d'un ensemble de lettres dans notre champ visuel entraîne immédiatement un acte de lecture. Il existe cependant un décalage entre nos réflexes et notre prise de conscience effective, particulièrement lorsque nous sommes confrontés à une langue étrangère. En le soulignant, l'artiste joue davantage sur une désorientation culturelle que sur la signification des mots. C'est une invitation à une déconnexion poétique momentanée, un détachement intellectuel dans sa forme la plus authentique.

Mais l'utilisation de l'anglais pointe aussi un champ d'exclusion: c'est entre autres le langage du monde de l'art ou des technocrates. Et l'injonction "We shall rest" fait ici référence au moment où le travailleur pourra enfin se reposer de son dur labeur, qu'il s'agisse du soir, du week-end, des congés payés ou de la retraite, voire le repos éternel.



Sabots

2016

Deux sabots en ABS, impression 3D dans une usine « light house »

20.3 x 9 x 9 cm chacun.

Courtesy de l'artiste

TYLER COBURN

Né à New-York (1983). Vit et travaille à New-York.

MFA, University of Southern California, Los Angeles
BA, Comparative Literature, Yale University

Tyler Coburn interroge les tensions de notre monde contemporain, qu'il s'agisse du rapport entre les salaires et les loisirs, l'intimité et la sphère publique des réseaux sociaux, le monde virtuel et les infrastructures matérielles qu'il engendre.

L'oeuvre "Sabots" s'inspire du mot «sabotage». Selon un récit populaire, les premiers ouvriers des usines françaises étaient connus pour «saboter», ou «marcher bruyamment», avec leurs sabots en bois. Leur manque de familiarité avec les machines modernes a donné à «saboter» un sens supplémentaire : «bâcler un travail». Selon un autre récit, les ouvriers mécontents jetaient en fait leurs sabots dans les machines, arrêtant ainsi la production.

"Sabots" transporte ce récit à notre époque où de nombreuses usines sont tellement automatisées qu'elles fonctionnent dans le noir car les travailleurs ont rarement besoin d'y être présents. "Je me suis adressé à Plastic Components Inc, une usine connue pour produire des pièces pour moteurs, véhicules, outils électriques et autres produits de consommation. Mes pièces ont été imprimées en 3D dans des conditions d'extinction expresse des lumières et manipulées uniquement pour l'emballage et l'expédition".

Produits de l'économie automatisée émergente, ces chaussures en plastique témoignent également de l'histoire de la mécanisation industrielle et des formes de protestation qui ont émergé en réponse à celle-ci.



Technologies of Care

2016

Installation video; 1 canal HD video, couleur, son, 24'47" Tapis en mousse reconstituée, planches d'OSB, pieds en métal, cheveux.

Dimensions variables

Courtesy de l'artiste

ELISA GIARDINA PAPA

Née en Italie (1979). Vit et travaille à New York et à Sant'Ignazio, en Sicile.

MFA Rhode Island School of Design.

L'empathie, la précarité, le travail numérique et les nouvelles façons de servir et de soigner via les réseaux et Internet sont les sujets abordés dans "Technologies of Care" d'Elisa Giardina Papa dont le travail est présenté à la Biennale de Venise cette année.

La vidéo dévoile la main-d'œuvre invisible des soignants en ligne. Les travailleurs interrogés dans «Technologies of Care» comprennent un artiste ASMR¹, un coach de rencontres en ligne, un artiste de vidéos fétiches et un auteur de contes de fées, un fan de médias sociaux à louer, un créateur d'ongles et un opérateur de service client. Basés au Brésil, en Grèce, aux Philippines, au Venezuela et aux États-Unis, ils travaillent en tant qu'indépendants anonymes, connectés à des clients du monde entier via des sociétés tierces. Par l'intermédiaire d'une variété de sites web et d'applications, ils fournissent aux clients des biens et des expériences personnalisés, une stimulation érotique, de la compagnie ou un soutien émotionnel.

Giardina Papa a embauché les travailleurs qu'elle interroge. En d'autres termes, l'artiste est aussi un client, qui collabore à la construction de son propre travail.

Les histoires recueillies dans "Technologies of Care " comprennent également celles de soignants non humains. L'un de ses sept épisodes, Worker 7 - Bot ? Virtual Boyfriend/Girlfriend, documente la «liaison» de trois mois de l'artiste avec un chatbot interactif.

1 ASMR « autonomous sensory meridian response ». L'ASMR est une sensation distincte, agréable, de picotements ou frissons au niveau du crâne, du cuir chevelu ou des zones périphériques du corps, en réponse à un stimulus visuel, auditif, olfactif ou cognitif.



Tokyo, stock exchange

1990

C-Print original,
encadré 188 x 228,6 cm

Courtesy Collection privée

ANDREAS GURSKY

Né à Leipzig (1955).

Andreas Gursky a grandi à Düsseldorf, où son père était photographe commercial. Il étudie à la Folkwangschule d'Essen, alors dirigé par Otto Steinert qui y promeut une photographie subjective, basée sur l'idée de créativité personnelle. Andreas Gursky complète cette formation, à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf, où est développée une esthétique photographique systématique, impersonnelle, s'intéressant notamment à l'architecture industrielle anonyme.

«Bourse de Tokyo» (1990) marque pour l'artiste le début d'un nouveau style et d'une nouvelle méthode de travail qui consiste à concevoir et à «construire» ses images à l'avance. Lors d'un voyage au Japon, fasciné par une image publiée dans un quotidien, Gursky photographie l'intérieur de la bourse de Tokyo. Il adopte un point de vue dominant, en surplomb de la scène qu'il photographie et multiplie les prises de vues et les superpose pour additionner les personnages. Il y dévoile la puissance de la finance et de la réduction de l'homme à l'état de fourmi face à ce pouvoir.

Après 1990, Gursky photographie ensuite des sujets qui incarnent son temps et le néo-libéralisme. Il commence également à «manipuler», de façon invisible, certaines images sur ordinateur. Ses photographies, souvent monumentales, saturées de couleurs et de détails, font état d'un monde contemporain transformé par l'industrie de haute technologie, les échanges commerciaux, la mondialisation de l'information, les déplacements.

Si on peut croire que l'artiste dénonce là le gigantisme capitaliste, l'ironie veut aussi que les prix de ses photographies battent des records en salle de vente.



Petite usine blanche

1988 | Sculpture - Métal - Plâtre - Fumigènes et projection DVD
Dimensions (H x L x P) 116 x 110 x 220 cm

*Courtesy Collection de la Province de Hainaut - Dépôt au BPS22
Charleroi*

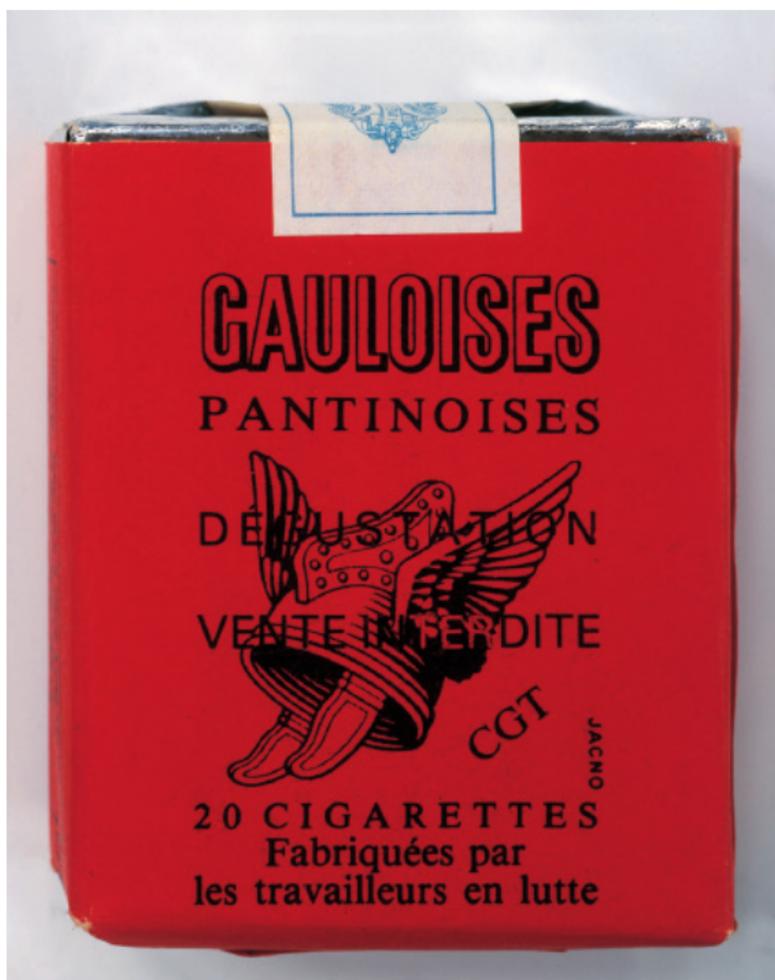
JACQUES LIZÈNE

Ougrée 1946 - Liège 2021.

Extrait de la "Rapide autobiographie incomplète" par Lizène lui-même: "Considère que l'artiste de la médiocrité a le droit à la célébrité et à l'argent plus que l'artiste talentueux qui, lui, peut se contenter de son art. (ha ha ha ha ha!)."

Les usines font, bien sûr, partie du paysage mental (et physique) de l'artiste. "Comme je suis né dans une banlieue industrielle et que je me suis auto-proclamé Petit Maître, explique-t-il, il fallait que je peigne des paysages d'usines; mais en leur donnant, bien entendu, une dimension supplémentaire d'art nul. Des paysages d'usines, il y en avait déjà suffisamment dans le patrimoine wallon; c'est donc pour cette raison que m'est venue l'idée de réaliser de petites usines à partir des matériaux que fabriquaient ces usines-là. C'est une forme de recyclage, dans un esprit non pas écologique, mais poétique...Poétique du nul, bien entendu!"

Les Sculptures nulles de Lizène (1980) prennent régulièrement l'allure d'usines ou d'archéologies contemporaines, ce qui souvent revient au même. Lizène y introduit dès que possible "le thème de la fumée comme élément sculptural". Il est d'ailleurs singulier que celui-ci soit le plus souvent associé à des fumigènes de music-hall. C'est le burlesque de ces Sculptures nulles. (Jean-Michel Botquin, in Jacques Lizène, Tome III, édition Yellow now/l'usine à stars).



La Pantinoise

Impression digitale sur papier Fuji cristal, monté sous diasec
46.9 x 35.8 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Crousel

Notes:

Paquet rouge 5,8 cm de large, 7 cm de long, profondeur 2,3 cm. Inscription sur face reproduite : " Gauloises pantinoises. Dégustation. Vente interdite. CGT. 20 cigarettes fabriquées par les travailleurs en lutte. Jacno ".

Sur l'autre face : " Gauloises, usine des tabacs de Pantin, Seita, Jacno, occupée depuis le 23.2.82 pour le redémarrage, contre la fermeture de l'établissement ". Sur l'une des tranches : " Taxes prélevées 74% : 2,88 frs. Prix chez le buraliste 3,90 frs ".

JEAN-LUC MOULÈNE

Né à Reims (1955). Vit et travaille à Paris.

Les objets de grève sont des produits fabriqués en petite série par des ouvriers à l'occasion de conflits du travail. Ils ne répondent pas aux standards de fabrication, mais ils sont des outils de revendication et de communication pour les grévistes qui servent à populariser et financer la grève. Ils valorisent également le savoir-faire ouvrier au-delà des frontières traditionnelles de son emploi tout en prenant en otage l'outil de production.

En 1999, Jean-Luc Moulène collecte ce qu'il définit comme des "objets de grève" et les photographie en atelier, à la lumière du jour, sur fond neutre: "il s'agit de rendre le poids et la matière de l'objet car c'est sur cette matière que les ouvriers ont travaillé. Je fabrique un objet photographique, pas une photographie, qui a tous les caractères d'un produit industriel".

Les travailleurs de la manufacture des tabacs de Pantin, occupant les locaux pour le redémarrage de l'usine depuis le 23 février 1982, décident de la remise en route de l'entreprise en créant le 11 juin 1982 "La Pantinoise". Le paquet de Gauloises rouge était offert avec le bon de soutien à 5F. Au moment où le conflit s'est calmé, la majorité des paquets restants a été détruite.

Les "objets de grève" sont des altérations d'objets industriels transformés ensuite en œuvres plastiques. Cette mutation en chaîne permet de faire connaître les luttes sociales qui ont donné naissance aux objets et de faire le lien entre travail et art, industrie et musée.

AGNÈS SCHERER

Née en Allemagne (1985). Vit et travaille à Dusseldorf et Salzburg.

Agnès Scherer utilise l'effet de distanciation de l'anachronisme pour mettre en évidence le présent. Les technologies de communication du XIX^e siècle rencontrent celles du XXI^e siècle, la cloche de domestique rencontre le téléphone portable.

La société est-elle sur le point de se reposer à nouveau sur une classe de serviteurs ? L'industrie des services s'est tant développée qu'aujourd'hui une moitié de la société gagne sa vie en servant l'autre.

L'installation de Scherer nous entraîne dans les réalités précaires de la vie de l'industrie culturelle. La bonne à tout faire contemporaine est disponible en permanence et communique tout le temps. La pièce maîtresse de l'installation est un long tableau de sonnettes : un système d'appel archaïque. Sous ces cloches de domestiques, un arrangement sculptural représente deux femmes allongées sur un matelas, travaillant avec des ordinateurs portables et des téléphones mobiles.

Leur état contradictoire entre le repos et la productivité acharnée traduit une forme d'existence dans laquelle la frontière entre le privé et le professionnel est complètement effacée : la vie devient un travail 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Le théâtre du «cœur simple» de Scherer dessine l'image d'une réalité dans laquelle les serviteurs du passé rencontrent ceux du présent et dans laquelle l'attirance pour les objets technologiques représente une nouvelle forme de dépendance.

- d'après Oliver Marchart



None Such

2008

Film mini-Dv 25 min.

Courtesy de l'artiste

AXELLE STIEFEL

Née à New-York (1988). Vit et travaille entre Lausanne et Bâle.

BA École cantonale d'art de Lausanne (ECAL)
MFA LUCA School of Arts, Bruxelles

Long plan séquence à travers les méandres du Centre Hospitalier Universitaire à Lausanne (CHUV), filmé par une caméra en mode automatique, empruntant le réseau de transport inter-étages réservé au transit des non-humains. Seuls les techniciens du bâtiment connaissent les accès et ce sont ces derniers qui ont programmé le parcours en fixant le point d'arrivée du véhicule contenant l'appareil d'enregistrement. Le point de départ donné par l'artiste a trait à la durée. «Il paraît qu'au cinéma, il faut une vingtaine de minutes pour accrocher le spectateur». Le titre en anglais « none such » signifie : rien de tel.

Cette oeuvre illustre l'automatisation des systèmes et le remplacement qui s'opère de l'homme à la machine dans notre société. Cette dénonciation est renforcée ici car saisie dans le domaine hospitalier, lieu que l'on espère préservé et dans lequel les contacts et l'interaction humaine devraient rester privilégiés.

Le film est visible en continu sur axellestiefel.network



La cokerie de La Providence à Marchienne-au-Pont
2000

huile sur toile

91x71 cm

Courtesy de la Collection de Rockerill Production

LUCIEN STOPPELE

Né à Erquelinnes (1938). Vit et travaille à Charleroi.

Autodidacte, Lucien Stoppele avoue n'avoir tenu que 15 jours à l'académie avant de découvrir l'art des musées grâce à un ami.

Ancien sidérurgiste, Lucien Stoppele est une figure locale qui peint des scènes qu'il a lui-même vécues. Ces décors industriels sont aujourd'hui désertés par les ouvriers et c'est ce travail de témoignage et de mémoire qui anime l'artiste. "La sidérurgie s'est imposée à moi, influencé par Paulus et puis mes 38 ans à l'intérieur des usines. J'ai aimé le feu et la poussière, alors je m'y suis mis. Je voulais mettre l'accent sur le feu et tout ce que j'ai vécu, Paulus n'a jamais fait que des extérieurs, moi j'ai vécu parmi les ivrognes, la grossièreté, la crasse, la fumée, la nuit, la neige".

Ses tableaux portent la valeur du vécu, du témoignage, de la représentation par l'intérieur. La connaissance intrinsèque du milieu ouvrier et de ces lieux industriels renforcent le geste spontané qui les a fait naître.



Haches (haute, centre, basse)

Bastaing en bois brûlé

270 x 20 x 7 cm (centre)

Courtesy de l'artiste

ROMAIN ZACCHI

Né à Rosny-sous-Bois (1993). Vit et travaille à Bruxelles.

MFA La Cambre Printmaking.

Pour Romain Zacchi, l'objet principal de son travail est le travail lui-même, et particulièrement le travail lié à l'outil. La fascination pour l'outil et le savoir-faire qui relie entre eux l'artiste, l'artisan et l'ouvrier.

"La transformation de la matière par la main, elle-même guidée par le regard, définit notre humanité et induit une poésie du travail. Mon opus naît à un moment charnière qui voit remise en question notre capacité à fabriquer manuellement."

Dans ses sculptures, l'artiste propose la représentation de l'outil-même qui a servi à fabriquer la pièce. Celles-ci s'érigent comme des monuments contemporains à la gloire du travail dont les racines plongent à la fin du XIX^e siècle. La présence et la brutalité des œuvres expriment la force du geste qui les a créées.

Et la laïcité dans tout ça ?

Pour le Centre d'Action Laïque de Charleroi (CAL Charleroi), une exposition d'art contemporain, comme « LABOR », proposée par OPENART.TODAY, se conçoit comme un accélérateur de particules qui provoque la réflexion, excite l'esprit critique, stimule la libre pensée.

Le regard artistique est, en effet, un précieux compagnon de route pour nos actions philo ou d'éducation permanente. L'un et l'autre enrichissent nos représentations du monde et aident à élargir les perspectives, à ouvrir grand l'horizon de la pensée.

La démarche artistique, par sa singularité, invite à explorer des terres nouvelles. Le dialogue philosophique, par la richesse de la confrontation à la pensée de l'autre, convoque de nouveaux imaginaires afin d'empêcher nos esprits de s'encroûter ! Un sacré boulot !

Que se passe-t-il si l'on confronte la thématique du « travail / LABOR » aux valeurs de la laïcité : liberté, égalité, solidarité ?

Le CAL Charleroi ne vous dira pas ce qu'il faut penser du travail, mais, par contre, nos équipes ont imaginé des résonances et médiations qui vous permettront d'échanger, d'apprendre, de comparer, de découvrir, d'être étonné.es. Le tout afin que vous puissiez vous faire votre propre idée !

Au fil des ans, il nous semble, en effet, toujours plus urgent d'organiser des opportunités de réfléchir tant l'acte de penser est devenu, en lui-même, militant !

En écho à la curation, nous vous proposons donc des visites réflexives « Pourquoi travaille-t-on ? », une conférence « Réflexions sur le travail, entre passion et burn-out » par le philosophe Pascal Chabot (pour aborder la problématique de la charge mentale), un atelier philo « Travailler moins pour gagner plus »

ainsi qu'une journée d'Escapade - qui vous mènera de Charleroi à Liège pour deux visites combinées entre l'expo « LABOR » et l'expo « En Lutte » de la Cité Miroir, sur l'histoire des luttes ouvrières.

Cerise sur le gâteau, des guides « Phil au boulot ! » déposés dans l'exposition vous invitent à pratiquer des expériences philosophiques, pour petits et grands !

Bonne visite !

CAL Charleroi

OPENART.TODAY

OPENART.TODAY est une plateforme créée par Hervé Charles dans l'intention d'imaginer, produire ou condenser des propositions artistiques qui placent l'artiste au centre du projet.

Dans cette perspective, OPENART.TODAY accompagne les artistes et les structures privées ou publiques dans le développement d'expositions, de résidences, d'intégrations artistiques ou de collection.



OPENART.TODAY

Éditeur responsable :

Kevin Saladé - Rue de France, 31 - 6000 Charleroi

Artwork couverture :

Romain Zacchi - Tenaille - 2019, 30 × 20 × 6 cm - Pierre bleue du Hainaut

EXPOSITION

10/06 > 02/07/22

CAL CHARLEROI

RUE DE FRANCE, 31 – 6000 CHARLEROI



OPENART.TODAY

